

La Bretagne dans la culture galicienne. Ressemblances et connexions

Discours prononcé à l'occasion
de la remise du titre de
Docteur *honoris causa* de l'université Rennes-2,
le 7 mars 2017

Ramón Villares

**La Bretagne dans la culture galicienne.
Ressemblances et connexions**

Discours prononcé à l'occasion de la remise du titre de
Docteur *honoris causa* de l'université Rennes-2,
Mardi 7 mars 2017
Le Tambour, Rennes Villejean

* Je voudrais remercier la traduction en français faite par Gérard Lelièvre, mon collègue universitaire sur le campus de Lugo. Comme l'écrivain Cunqueiro, qui avait connu beaucoup de choses bretonnes grâce à Felipe Leven, un charpentier breton installé sur la côte cantabrique («el francés de Rinlo»), j'ai aussi la chance de connaître, depuis de nombreuses années, le professeur Lelièvre, un conseiller averti pour les questions bretonnes.

La Bretagne dans la culture galicienne. Ressemblances et connexions

Rennes 2017

Discours prononcé
Ramón Villares

M. Le Président
Chers collègues
Mesdames et Messieurs

Bós días / Buenos días/ Demat deoc'h
Bonjour

Je remercie de tout coeur l'université Rennes 2 qui vient de me décerner ce Doctorat *honoris causa*. Pour un universitaire, être reconnu par une autre université que la sienne est la plus haute reconnaissance que l'on puisse obtenir. Ma gratitude va à M. Le Président, à son équipe de direction, à toute la communauté universitaire mais, plus particulièrement, à Christine Rivalan, ma marraine dans cette cérémonie. Je la remercie de sa *laudatio*, pleine d'affection et de générosité à mon égard et, par extension, envers la Galice et sa culture, qu'elle connaît très bien, par ses études et ses visites fréquentes.

Je reçois ce doctorat avec gratitude, bien conscient de la responsabilité qui m'incombe au moment de partager cet honneur avec le Parnasse choisi de docteurs *honoris causa* de cette université. Je ressens une profonde émotion à me savoir en compagnie des illustres écrivains, poètes, artistes et dirigeants politiques, que sont Jorge Semprún, Mario Vargas Llosa, Mario Soares, Mary Robinson, Adonis ou bien encore le poète galicien Claudio Rodríguez Fer. Et la déesse Fortune, me donne un autre motif de satisfaction en m'associant pour cette cérémonie à Carlo Ginsburg que j'admire tant.

Ce doctorat *honoris causa* je le reçois aussi comme l'aboutissement des relations académiques établies depuis les années quatre-vingt entre cette université et celle de Saint-Jacques de Compostelle, qui ont permis des échanges réguliers de professeurs et de chercheurs ainsi que la création d'un Centre d'Études Galiciennes, actif en son temps et malheureusement fermé depuis 2007.

Je tiens à distinguer ici quelques uns de mes habituels amphytrions à Rennes, Jean François Botrel, Bernard Le Gonidec et, bien sûr, Christine Rivalan.

Je veux aussi mentionner quelques projets de recherche réalisés dans cette université, comme le livre sur la *Gran Enciclopedia Gallega. La forja de una identidad* (Gijón, 2016), cette oeuvre publiée dans les années de la transition démocratique et de la construction de l'autonomie politique. Le regard critique et sagace du groupe de chercheurs de cette université sur la culture galicienne est un encouragement pour nous.

J'arrive en Bretagne depuis la Galice, en unissant dans ce voyage deux Finistères européens, que Pline voyait comme «des péninsules qui avancent sur l'océan». Ce sont, pour cette raison, des terres marquées par les vents de l'océan que le poète galicien Ramón Cabanillas aimait nommer «*ventos mareiros*». Ce sont aussi les royaumes de la pluie et des terres atlantiques, habitées par des personnes orgueilleuses de leur personnalité culturelle. Des terres de granit, de pierres levées et de calvaires, de «gaitas» et de cornemuses ou de *binious*, elles ont été définies dans la prose savoureuse de Chateaubriand, comme un «parfait coucher de soleil romantique», que le galicien Otero Pedrayo traduirait comme «*terras do solpor*», c'est à dire, des terres du couchant.

Pour n'importe quel voyageur, les ressemblances entre ces deux pays semblent évidentes. L'écrivain galicien Álvaro Cunqueiro, l'a exprimé de la façon la plus convaincante lors de son voyage vers cette terre, après avoir écrit son roman *As crónicas do sochantre* (1956):

Bien que j'aie écrit un livre dont l'histoire se déroule en Bretagne, et que j'aie décrit les landes, la ville de Pontivy, les pommeraies du Blavet, la place de Dinan (...) je n'y suis jamais allé, je n'ai jamais entendu parler breton bretonnant en ayant comme fonds le bruit sourd [bruar] de la mer armoricaine, je ne me suis jamais mis à genoux devant un calvaire, ni je ne suis jamais allé à ces grands pèlerinages de Saint Paul de Léon ou de Sainte Anne la Palud...

Sa conclusion, au moment de son retour en Galice, fut claire: «C'est vrai que la Bretagne nous est très proche» («Viaje a Breaña», 1964).

Derrière ces ressemblances galaico-bretonnes remarquées par Cunqueiro se cachent des siècles de relations silencieuses, de voyages et de migrations. Nous savons par les descriptions de l'antiquité classique (d'Avienne à Estrabon), que les habitants de ces côtes atlantiques traversaient la mer sur des bateaux en cuir. Nous savons, qu'au cinquième et sixième siècle après Jésus-Christ, une immigration bretonne «fuyant devant l'invasion anglo-saxonne (*apud* Pierre David) s'établit au nord de la Galice, où l'évêque Maeloc fonda une “*sedem Britonorum*”, à l'origine du futur diocèse de Mondoñedo. C'était un diocèse-monastère analogue à celui où Renan vécut dans son enfance armoricaine: «les monastères avaient, si on peut s'exprimer ainsi, leur diocèse».

Nous savons que ces relations galaico-bretonnes augmentèrent après le premier millénaire. La tombe de l'apôtre Santiago fut la destination de pèlerins

venus de Bretagne, qui apportèrent en Galice les *lais* bretons et les noms de la mythologie arthurienne. Et par la mer les voyages continuèrent entre les deux finistères, comme le prouve le *Roman de Ponthus et Sidoine*, écrit à la fin du quatorzième siècle, dont le protagoniste, Ponthus, se présente en Bretagne, comme fils du roi de Galice, qui venait de mourir. Pour l'auteur du texte, qui était un breton, il semble évident que Ponthus venait d'une terre que les Bretons appréciaient par le commerce et par la solidarité aristocratique entre les deux royaumes:

Et entre nous bretons y avons plus grand dommage que nulle autre nation, car nous envoyons chascun changer nos bleuzs à leurs bons vins et en vérité nous y perdrons plus que on se cuyde.

Ainsi, la mer de Vizcaye ou cantabrique était un espace très connu. Dans une «Description des côtes Atlantiques des Bretagnes, Vizcayes, Cantabrie et Galice», de l'année 1600 -dont je dois la connaissance à Fernando Bouza-, on fait la description la plus complète (en mesurant les brasses de fond) des fonds marins et des ports existants entre le Canal de la Manche et la ville de Baiona en Galice, ce qui démontre qu'elles étaient d'usage constant. Par mer on faisait du commerce avec les fameuses toiles «Bretagnes» et «Hollandes» de l'industrie textile locale, en échange des vins, du poisson ou du sel venant des côtes atlantiques et de la Méditerranée.

La mer a uni aussi les deux premières révolutions industrielles modernes de Bretagne et de Galice à travers les usines de conserve de sardines, dans les ports de Douarnenez et de Vigo, et la mer a été aussi la route pour la fuite des républicains lors de la guerre civile, comme celle bien racontée par son protagoniste, Juan Aguiño, qui s'échappa dans son bateau de pêche du port

galicien d'O Grove pour rallier Concarneau, où il resta jusqu'à la fin de la seconde.

Sur cette toile de fond de quelques caractéristiques communes, je voudrais faire quelques brèves réflexions sur la présence -et aussi l'absence- de la culture bretonne dans le réveil culturel de la Galice à partir de l'époque romantique. Permettez-moi d'avancer une conclusion générale: les relations mutuelles ont été intermittentes et, dans la fraternité celtique qui unit la Bretagne et la Galice, l'étoile dominante pour les deux pays a été l'Irlande et sa lutte politique contre le Royaume Uni.

Le celtisme est la première pierre de touche. Comme il est bien connu, on a parlé depuis le XVIII^{ème} d'une «Celtie» ou «grande patrie celte», formée par les sept sœurs de l'occident européen: l'Écosse, le Pays de Galles, la Cornouaille, l'île de Man, l'Irlande, la Bretagne et la Galice. Mais l'inclusion de la Galice dans cette constellation de pays celtes n'a pas toujours été évidente, pas plus que sa présence dans les congrès qui commencèrent à se célébrer, au Pays de Galles, dès la moitié du dix-neuvième siècle. A titre d'exemple, parmi les nombreux, un témoignage récent: les souvenirs de l'historienne Mona Ozouf (*Composition française. Retour sur une enfance bretonne*, Paris, 2009), quand'elle imaginait, dans un irrédentisme celtique évident, que «notre petit cap breton peut s'annexer d'autres territoires, Écosse, Galles, Cornouailles, Irlande: autour de nous et avec nous, ces cousins composent la grande patrie celte.»

Je reviens cent ans en arrière et je lis, dans l'essai de Charles Le Goffic «Le mouvement panceltique» (*L'âme bretonne*, I, Paris, 1904), qu'il existe «cinq grands dialectes de langue celtique» qui sont sur la voie de la construction de

mouvements politiques de caractère autonomiste, parmi lesquels on mentionne clairement l'Irlande, le Pays de Galles, l'Écosse et -ajoute-t-il- «même en Bretagne». Pas un mot sur la Galice ibérique, même quand il fait allusion à l'importance que dans ces mouvements ont les collectivités d'émigrés dans les républiques d'Amérique. Oubli dû à l'inexistence d'une langue celte ou à l'absence de relations politiques et culturelles à ce moment-là?

La réponse mériterait une étude comparée détaillée, parce qu'il est évident que pour les élites cultivées de la «renaissance galicienne» (*Rexurdimento*), la Galice faisait partie de la patrie celte ou, pour le dire avec des mots de Vicente Risco, c'était «le sud de la Celtie». Pour les romantiques et les régionalistes comme l'historien Murguía ou les poètes Rosalía de Castro et Eduardo Pondal, l'identité galicienne était fondée sur les origines celtes de sa population, sur l'existence d'un passé mythique représenté par des héros comme Breogan et sur une tradition littéraire que Pondal assimilait aux «bardes celtes». Les celtes, selon Murguía, sont «notre unique, notre vrai ancêtre».

De son côté, avec ses *Cantares gallegos*, publiés en 1863, Rosalía de Castro essaya de rivaliser avec le *Barzaz Breiz* (1839), de Théodore Hersart de La Villemarqué, plus en tant que poétesse que collectrice de contes populaires. Si le *Barzaz Breiz* a pu être défini comme «l'origine de la renaissance littéraire de la Bretagne» selon Per Denez (édition de 1998), l'œuvre de Rosalía est la pierre angulaire sur laquelle se construit la littérature moderne galicienne, six siècles après l'époque de sa grande splendeur médiévale.

Manuel Murguía connaissait quelques auteurs bretons, comme La Villemarqué et Brizeux, et leur lecture a eu une influence telle que, selon la «galicianiste» française Nicole Dulin, «le mythe celte, en Galice, est activement nourri par la Bretagne» (*El granito y las luces. Relaciones entre las literaturas*

gallega y francesa en la época moderna, Vigo, 1987). Le poète Pondal, avec une connaissance indirecte de la culture bretonne, fut le grand chantre de l'épopée de rédemption de la terre galicienne par un chef (*caudillo*) celte, Breogan qui, cependant, se rapporte plus à l'Irlande qu'à la Bretagne.

Pondal fut un barde celte, poétique et essentialiste, très différent du «chansonnier» armoricain Théodore Botrel, si bien étudié par Jean François Botrel. Le chansonnier breton essayait de «dire la Bretagne pour les autres» (*Dire la Bretagne*, Rennes, 2016). Pondal, lui, s'adressait à ses frères de race et ainsi l'a-t-il écrit dans les paroles de l'hymne galicien qui, à la différence de l'hymne breton, exaltait surtout la race dans la figure du chef celte Breogán.

En Galice, l'enracinement populaire du celtisme fut énorme et eut, en plus, un grand écho dans les collectivités d'émigrants établies en Amérique du Sud. Mais sa reconnaissance de la part des autres cultures celtiques fut réduite. Pour cette raison il n'est pas étonnant que dans le texte théorique le plus influent du nationalisme galicien antérieur à la guerre civile, *Teoría do nazonalismo galego* (1920), Vicente Risco reconnaisse que «des sept nations (de la Celtie), la Galice est la plus oubliée des traditions celtiques». C'est ce que disait alors Risco et c'est ce que soutiennent des chercheurs actuels en observant que «la Galice reste loin derrière dans les études celtiques et que cela est dû à la composante linguistique qui exclut la culture galicienne» (Rubén Jarazo, *Congreso Cunqueiro*, Santiago de Compostela, 2011).

Cette situation allait changer clairement pendant le premier tiers du vingtième siècle, quand une nouvelle génération, regroupée autour de la revue *Nós* (qui commence à paraître en 1920), effectue un double tournant: une connexion plus directe avec la haute culture européenne, spécialement celle de langue française, et un compromis politique qui la pousse à participer très

activement aux premières organisations qui se définissent comme nationalistes galiciennes (*Irmandades da Fala*, 1916 et *Partido Galeguista*, 1931).

Cette génération modifie fortement le legs culturel romantique. De «sud de la Celtie», la Galice passa aussi à être «la limite occidentale du monde roman». Le celtisme perdit de l'importance à la faveur du «sentiment de la terre», de la religiosité de ses habitants et de la solidarité avec les «petites patries» européennes, y compris les patries celtes. Ce tournant ouvrit de nouvelles perspectives pour se rapprocher de la Bretagne et fusionner le vieux celtisme avec l'idée d'une culture atlantique qui servirait de contrepoids au méditerranéisme: l'Atlantique comme espace mythique d'un âge d'or perdu.

Pour la formation intellectuelle de la génération *Nós*, la culture française fut essentielle, parce qu'elle leur permit de rejoindre la «république des lettres européennes». À travers les écrivains portugais, comme Teixeira de Pascoaes, le directeur de la revue, Vicente Risco, entra en contact avec Philéas Lebesgue, lusitaniste passionné de celtisme, qui à partir de 1920 commença à donner régulièrement des nouvelles d'auteurs et d'oeuvres galiciennes dans la revue *Mercur de France*, ainsi que dans d'autres publications. Pour ses amis galiciens, Lebesgue était «le révélateur de notre littérature dans la France savante» (revue *Nós*, 30.10.1920).

L'auteur le plus proche de la France de cette génération fut, sans aucun doute, Ramón Otero Pedrayo, qui lut assidûment des auteurs d'origine bretonne comme Chateaubriand ou Renan. À travers eux et de quelques admirateurs, tels que Maurice Barrès, Otero se mit en rapport avec le puissant courant intellectuel français qu'Antoine Compagnon définit comme les «antimodernes». Quoique cela semble un détail insignifiant, il faut rappeler qu'une oeuvre de Chateaubriand fut l'alpha et l'oméga vital d'Otero Pedrayo : les *Mémoires d'outre tombe* furent

sa dernière lecture, comme aussi le «Malouin» avait été «le premier auteur que nous avons lu dans la véranda en pierres recouvertes de lichen dans le *manoir* de Trasalba».

La culture française avait été, au dix-neuvième siècle, une source d'inspiration pour d'autres auteurs d'origine galicienne, comme Emilia Pardo Bazán, visiteuse assidue des salons littéraires parisiens animés par les frères Goncourt. Mais la nouveauté qu'apporte la génération *Nós* c'est qu'elle introduit des thèmes et des traditions d'inspiration bretonne dans une littérature écrite en langue galicienne, qui cesse d'avoir le registre poétique comme forme unique d'expression. Parmi ces thèmes, certains sont très évidents, comme la considération quasi panthéiste de sa religiosité ou la nostalgie d'un paradis perdu. D'autres sont aussi importants, comme la conception du temps ou la résistance aux changements produits par la révolution libérale, qui s'inspirent profondément de Chateaubriand. C'est cette idée de résistance qui unit la Galice à la Bretagne.

Les changements subis par la société galicienne du dix-neuvième siècle, qui remplissent de nombreuses pages de la prose d'Otero Pedrayo ou les textes apparemment plus fantastiques de Cunqueiro, ont été influencés par l'œuvre de Chateaubriand, dans la mesure où on y parle de la décadence des vieilles classes dirigeantes (la «*fidalgúa*» ou petite noblesse provinciale dans le roman *Os camiños da vida* d'Otero (Santiago de Compostela, 1928) ou de la chute en disgrâce de la noblesse bretonne racontée par Cunqueiro dans *As crónicas do sochantre* (Vigo, 1956). Pour Cunqueiro, l'homme de Combourg était «un professeur de mélancolie» et, pour Otero, l'expression littéraire du mythe de l'éternel retour ou du «corso» et «ricorso» de G. B. Vico.

En revanche, dans la prose d'Otero Pedrayo, les références concrètes à la Bretagne sont assez secondaires, presque marginales. Adrian Solovio, le protagoniste du *bildungsroman* intitulé *Arredor de si* (Santiago de Compostela, 1930), cherche en Europe une identité qu'il ne trouvait ni dans sa Galice natale ni à Madrid, mais son voyage initiatique il le réalise à Paris et à Berlin: aucune solidarité celtique. Dans le roman *Os camiños da vida*, le protagoniste Adrian Soutelo se rend à Paris, à une époque proche du «printemps des peuples». Dans la capitale française il prend contact avec les «émigrés» polonais et irlandais avec lesquels il partage leur condition de «naufragés sauvés de la catastrophe de leurs terres réduites en esclavage». Mais la Bretagne est seulement une excuse pour visiter une Irlande dirigée par le Sinn Fein, dans un exemple clair d'anachronisme.

Le seul membre de la génération *Nós* qui visita la Bretagne fut Alfonso R. Castelao. Spécialiste des *cruceiros* (croix en pierre) de la Galice, au printemps de 1929 il fit un voyage de quatre mois de «pèlerinage sur les chemins de la vieille Armorique». Ses lectures, ses impressions de voyage et plus de cent cinquante dessins sont recueillis dans son livre *As cruces de pedra na Bretaña* (Santiago de Compostela, 1930). Ce fut le prélude de son oeuvre de recherche, éditée de manière posthume, *As cruces de pedra na Galiza* (Buenos Aires, 1950). Son objectif était aussi bien artistique qu'idéologique, parce qu'il voulait découvrir une identité «celte» partagée par le peuple breton et galicien. A son avis, «les croix primitives de Bretagne ne sont peut-être pas autre chose que des menhirs». Les ressemblances formelles de ces monuments de pierre sont, par conséquent, l'expression d'une identité qui vient de la période préromaine, ce qui permet à Castelao de boucler le cercle du celtisme.

Comme en Galice, les calvaires bretons sont l'expression du culte de la mort qui caractérise ces peuples d'origine celte et de l'importance d'une religiosité populaire, en partie pré-chrétienne. La mort est, évidemment, quelque chose de quotidien comme l'a bien dit Chateaubriand: «À peine étais-je né, que j'ouïs parler de mourir». Les âmes des morts sont, comme la *Santa Compañía* galicienne, des fantômes qui passent sur une terre «remplie de chemins», comme le dit l'auteur de *As crónicas do sochantre*.

Lors de son voyage en Bretagne, Castelao compara tout ce qu'il voyait avec sa Galice natale: le paysage, les églises et cimetières, le comportement du clergé, les formes religieuses, l'usage de la langue... Depuis la ville de Quimper il écrit à son ami Filgueira Valverde: «Ici tout est breton, tout, absolument tout, tout. Et on prie en breton dès qu'on s'éloigne des grandes villes».

Mais ce qui préoccupait Castelao c'était de comprendre les ressemblances et les différences entre ces croix en pierre. Quelques différences sont bien évidentes, car elles sont plus «monumentales» en Bretagne qu'en Galice: les calvaires-chaires et, surtout, les calvaires attirent son attention, particulièrement lors de sa visite à Tronoën ou à Guimiliau. Castelao découvre, inspiré par Le Goffic et Le Braz, quelques singularités de la religiosité bretonne. La première c'est la centralité du cimetière et, dans son espace, celle des églises et des calvaires, «comme si les morts y vivaient». Les *cruceiros* ou calvaires galiciens remplissent une fonction sacralisante du territoire, là-où en Bretagne les calvaires exercent une fonction de cohésion de la communauté locale.

Castelao accompagne cette observation de l'idée que, à la différence de la Galice, les croix et les calvaires bretons reflètent un christianisme beaucoup plus primitif, ce qu'il illustre avec l'absence d'allusions au Purgatoire qui, comme l'a démontré Jacques Le Goff, est de création médiévale. Cette remarque de

Castelao est renforcée par le témoignage de Mona Ozouf: la pratique religieuse de sa grand-mère «était du cimetière plus que de l'église» et, en plus, elle priait en accordant peu de confiance aux «âmes du Purgatoire, ce lieu ambigu»...

La pleine intégration de la culture bretonne à la culture galicienne va se faire par d'autres voies. Par voie littéraire, à travers un cliché comme le fut la «matière de Bretagne», et par voie musicale, plus récemment. C'est ce que raconte, presque d'une façon fortuite, P. J. Hélias dans *Le quêteur de mémoire* (Paris, 1990) quand il rappelle que dans les festivals de «sonneurs et danseurs» des différents pays de France organisés depuis la moitié du siècle dernier, commencèrent à être invités «d'autres pays de culture celtique: les Irlandais, les Ecossais, les Gallois, les Cornouallais de Grande-Bretagne, les îliens de Man, auxquels nous avons adjoint les Galiciens, qui ne sont pas sans avoir avec nous certaines parentés».

Échanges musicaux qui eurent leur correspondance en Galice, avec les festivals à Vigo et, surtout à Ortigueira à partir de 1978. La musique dite «celte» devint la meilleure «liaison» entre plusieurs pays de culture celte, où finalement la Galice était présente, grâce à des musiciens comme les galiciens *Milladoiro* et Carlos Núñez, le breton Alan Stivell ou l'irlandais Paddy Moloney.

D'autre part, la «matière de Bretagne», qui lutta contre la «matière de Troie» comme thématique d'inspiration littéraire à l'époque médiévale, fut reprise décidément par des écrivains galiciens du vingtième siècle, qui firent du «cycle arthurien» un de leurs thèmes de prédilection. De l'intérêt idéologique pour la question celtique- et bretonne- avant la guerre civile espagnole, on passa pendant le franquisme à une influence esthétique, pour finalement déboucher,

récemment, sur ce que certains chercheurs ont appelé l'«espoir breton» (Anxo F. Ocampo, *A esperanza bretona*, Santiago, 2005). Espoir, parce que ce cliché littéraire unit «le merveilleux breton», terrain bien propice à l'imagination, à un vague «sebastianisme» libérateur de terres soumises.

Les deux auteurs qui s'approprient ou «*anosan*» (font que cela nous appartienne, selon un néologisme de Cunqueiro) de la «matière de Bretagne» et qui l'introduisent pleinement dans la littérature galicienne contemporaine sont les poètes et écrivains Ramón Cabanillas et Alvaro Cunqueiro. Le premier d'entre eux réalise une fusion de thèmes caractéristiques de la tradition bretonne (Artús, Perceval, Merlin, Sant Grial...) avec le legs du celtisme d'Eduardo Pondal («corne de Breogan») et la thématique liée à l'apôtre Santiago. La relation de Cabanillas au nationalisme galicien fit de quelques-uns de ces livres, comme *Na noite estrelecida* (Santiago de Compostela, 1926), un chant à la libération de la Galice, avec des poèmes au titre évident: «A espada de Escalibor», «O cabaleiro do Sant Grial» et «O sono do Rei Artur».

D'autre part, Álvaro Cunqueiro consacre plusieurs de ses oeuvres à la Bretagne et au cycle arthurien, des oeuvres écrites dans la solitude de sa retraite à Mondoñedo dans les années cinquante du siècle dernier. Conscient d'aller à contrecourant des modes littéraires de l'époque, dominées par le réalisme social, il était aussi sûr de son pari littéraire. Dans son oeuvre *Merlín e familia* (Vigo, 1955), qui a un certain air de continuité avec l'oeuvre de Cabanillas, il «galléguise» totalement le mage Merlin, qui agit comme guérisseur ou *menciñeiro* dans la forêt d'Esmelle, copie de la forêt de Brocéliande en Bretagne. C'est un mage sage qui n'a plus de contact avec la cour du roi Arthur par sa *translatio* à la terre de Miranda, où il est venu avec sa «gouvernante» *Doña Ginebra*, qui avait perdu ses rentes en Bretagne.

Dans *As crónicas do sochantre*, qui est certainement le texte narratif le plus réussi de l'auteur, l'espace où habite son protagoniste, le sous-chantre de Pontivy, c'est la Bretagne. La trame du récit consiste en un voyage dans une grande partie de la Bretagne où le Sous-chantre, qu'on appelle aux enterrements comme joueur de saxhorn, coexiste avec des fantômes ou des ombres qui ont été vivants. D'une certaine façon, l'imagination de Cunqueiro est en rapport, avec ce que Castelao avait vu en ce qui concerne les calvaires bretons, à savoir, qu'il n'y a pas de différence entre le monde des vivants et «l'arrière-monde», parce que, selon le proverbe breton invoqué par Cunqueiro, «chaque rêve réclame son os». Autrement dit, l'existence réelle et la mémoire sont la même chose.

Le plus grand degré de convergence entre la Bretagne et la Galice a eu lieu, comme le suggéraient les échanges musicaux, à partir des cinquante dernières années. Ce fut le moment d'un processus de profonde transformation des vieilles cultures de racine agraire, avec un exode rural, l'apparition de zones industrielles, un essor du tourisme et une croissance des villes. Une remarquable renaissance culturelle eut lieu aussi qui, dans le cas de la Galice, coïncida avec la transition démocratique. C'est à ce moment-là qu'apparurent quelques contradictions entre les cultures propres à la Bretagne et à la Galice avec leurs fortes revendications culturelles (langue, musique, industrie culturelle, marque du pays...), et leur appartenance culturelle et politique à leurs états nationaux respectifs.

Dans la première page de son livre de souvenirs bretons, Mona Ozouf se pose la question de savoir si elle doit croire en la vision de Julien Benda («la France est la revanche de l'abstrait sur le concret») ou en celle d'Albert Thibaudet («la France est un vieux pays différencié») pour bien définir la composition nationale de la France. Sa conclusion est que Thibaudet lui semble «le meilleur interprète»

de la France, un pays divers et pluriel qu'une autre historienne, Anne Marie Thiesse, a su saisir avec subtilité.

Je n'entrerai pas dans la question des identités, car c'est un sujet peu approprié pour une cérémonie comme celle-ci. Mais je trouve quelques points d'appui pour relier la question bretonne à la question galicienne au moment de récapituler ces réflexions comparées. Plus que de nationalismes politiques vigoureux, je crois que l'on peut parler de deux nations culturelles. Du côté breton, selon le sociologue Le Coadic (*L'Identité bretonne*, Rennes, 1998), existent «certains traits nationaux», qui définissent un «pays» plus qu'un «peuple».

Et on peut dire quelque chose de semblable de la Galice, où l'existence d'une langue et d'une littérature en propre ainsi que d'un régime institutionnel autonome, outre un sentiment profond pour le *terroir* et quelques mythes laborieusement construits, a permis d'affermir un profil culturel qui identifie la Galice dans le contexte d'une Espagne davantage plurielle que la France elle-même.

Il y a de très forts parallélismes dans la perception de leur identité par les galiciens et les bretons. L'un d'eux est que les stéréotypes, forgés à l'extérieur, sont bien plus anciens que la conscience de l'origine celte de leur population. Le breton, comme le galicien, est rapidement montré du doigt quand il se trouve en dehors de sa terre et, en retour, ce regard externe a contribué à lui faire prendre conscience de sa propre identité culturelle, quand ce n'est pas politique. Dans l'émigration de bretons et de galiciens sont nés quelques-uns des stéréotypes les plus répétés, comme *Bécassine*, «cette mortelle offense à notre dignité bretonne», selon Mona Ozouf ou la *Mucama*, la bonne galicienne, objet de plaisanteries dans la littérature argentine.

Car l'identité s'est aussi forgée à l'extérieur. C'est ce qui arrive aux galiciens qui émigrent vers les républiques américaines, où prospèrent les principaux symboles de la Galice (drapeau, hymne, académie de la langue...), mais aussi aux émigrés bretons qui, à des dates récentes, reconnaissent l'influence de la distance au moment d'atteindre la pleine conscience de leur identité. C'est ce qu'avoue Alan Stivell, dans une réponse à Le Coadic: «la conscience bretonne on la découvre surtout quand on quitte la Bretagne».

Parmi les nombreuses caractéristiques communes à la Bretagne et à la Galice, et qui s'éloignent nettement de leur miroir irlandais, se trouve la façon de résoudre le conflit entre une forte identité culturelle et une appartenance à des états-nations construits après des processus de forte et inégale capacité pour nationaliser leur population, plus intense dans le cas français, selon l'opinion du classique Eugen Weber, et plus faible dans le cas espagnol, comme l'ont démontré Borja de Riquer ou J. Álvarez Junco. De toutes façons, les coïncidences ont été nombreuses: des langues propres non enseignées pendant des siècles dans leurs écoles, des dirigeants ecclésiastiques venant de l'extérieur, un recrutement militaire qui mobilisait des soldats qui, à l'avis de l'écrivain Valle-Inclán quand il visite les fronts de bataille de la Grande Guerre, ne comprennent pas les ordres de leurs supérieurs: «Ces hommes ne peuvent pas répondre, parce qu'ils ne parlent pas français. Ce sont des Bretons», écrit Valle-Inclán (*Cuaderno de Francia*, Santiago de Compostela, 2016).

Le résultat de toute cette évolution historique c'est que ce qui est particulier a résisté à ce qui est universel, sans que cette résistance conduise, en Bretagne ou en Galice, à la voie irlandaise de la séparation politique. «L'énigme bretonne» c'est le dernier chapitre de l'*Histoire de la Bretagne et des bretons* (Paris, 2014) de Joël Cornette, qui résume le problème en définissant la Bretagne

actuelle comme «très bretonne, très modérée, très dynamique». Ce diagnostic, avec toutes les nuances nécessaires, pourrait aussi s'appliquer à la Galice. On remarque l'existence de doubles loyautés de la part des populations de Galice et de Bretagne, qui dans des sondages récents d'opinion politique -et, d'une autre manière, dans leurs options électorales- insistent pour s'autodéfinir «autant bretons que français» (50%) ou «autant galiciens qu'espagnols» (49,8%). Il est clair qu'il existe la conscience d'une forte identité culturelle, parfois essentialiste, face à une faible expression politique; mais il y a aussi une ouverture à des positions pas nécessairement étatistes et plus européistes.

Les relations culturelles entre la Bretagne et la Galice ont été très inégales dans le temps et, d'une certaine manière, ont eu l'inconvénient des ressemblances faciles. Il nous reste encore du travail en matière d'analyse comparée de problèmes communs pour fixer avec précision les influences et les emprunts mutuels. Mais il y a un aspect qui nous ouvre de nombreuses perspectives, même dans la dérive historique où se trouve plongée l'Union Européenne. La Bretagne et la Galice peuvent être deux exemples magnifiques de peuples européens, sans perdre leur identité la plus intime. Voilà un thème intéressant à étudier ensemble. Étudier et apprendre. De mon côté, je peux dire que connaître un peu mieux l'histoire et la culture de la Bretagne m'a ouvert de nouvelles perspectives sur la culture de la Galice, mais aussi sur l'ensemble de l'Europe.

Je vais terminer, chers collègues, avec un commentaire plus personnel. Permettez-moi que, dans ces paroles finales, je prenne l'exemple d'une femme galicienne-française. Je me réfère à la grande dame de la *Comédie française*, María Casarès, fille de Santiago Casares Quiroga, président du gouvernement

républicain le 18 juillet 1936. Exilée en France, mais dotée d'une éducation solide avec une empreinte française inculquée dans sa maison familiale, elle se considérait réellement comme une «réfugiée», une de plus du drame de l'exil républicain espagnol, avec lequel elle voulut partager peines et utopies. En tant que réfugiée, elle se sentait un peu déracinée dans sa terre d'adoption, dont elle n'a jamais voulu obtenir la citoyenneté. Elle le raconte en détail dans son livre de mémoires et au titre bien clair, *Résidente privilégiée* (Paris, 1980).

Mais elle raconte aussi combien elle se rappelait de sa Galice natale, du vent de l'océan qui s'abattait constamment sur la ville de la Corogne où elle passa son enfance, des récits écoutés au coin du feu sur les sorcières et les lutins. La mer en tant que refuge de l'âme, «l'arrière-monde» comme terrain pour l'imagination. Où pourrait-elle trouver quelque chose de semblable en France?

Naturellement, en Bretagne où elle commença à se rendre très tôt avec ses parents. Ils allaient à Camaret-sur-mer, où ils logeaient à l'Hôtel moderne. Je regarde une carte postale de cette époque-là, avec un grand port et une «marine» qui pourrait rappeler la Corogne ou la petite ville côtière de Sada. À Camaret elle retrouvait la mer, le vent, les gens qui lui rappelaient sa Galice natale, avant de s'installer dans d'autres demeures en Normandie ou dans les Landes. Les bretons étaient ses cousins de race, de culture et de sentiments. Elle n'a jamais oublié la Bretagne, dont elle s'éprit aussitôt. Albert Camus l'a décrite avec des mots éternels, que j'emprunte à l'*incipit* du poème de Claudio R. Fer dédié à María Casarès, «Le voyage rouge» :

M. sur une plage déserte, à l'extrême pointe de l'Europe, dans un vent violent, fait la course avec l'ombre des nuages sur le sable.

«Ah oui, j'y reviendrai...», déclare dans son livre cette femme qui se promenait sur une plage balayée par le vent. Nous sommes maintenant à Rennes, dans cette ville grave, à l'abri de son université, mais moi aussi je dis, avec María

Casarès, je reviendrai, bien que je ne ressente aucune nostalgie de la mer, ni des sorcières ou de la *Santa Compañía*...

Venir en Bretagne a été possible grâce à la générosité de cette université, et aujourd'hui, paraphrasant ce que Tertulien dit de Sénèque, je veux dire qu'à partir de maintenant l'université Rennes-2, la Bretagne et sa culture seront *saepe nostra*.

Je termine avec une mention spéciale et plus personnelle, parce que je veux partager cette distinction avec ma famille. Je veux avoir une pensée pour mes parents qui vivent, avec une santé assez délicate, en Galice. Ils seront heureux de savoir que dans la capitale de la Bretagne on parle d'eux, parce que mon père n'a jamais oublié les cinq années passées dans la banlieue de Paris, comme ouvrier industriel à l'époque que nous connaissons maintenant comme les «trente glorieuses». Á Poissy, son chef d'atelier était un bon breton, qui essaya de le convaincre de ne pas rentrer dans son pays natal. Il rentra tout de même rejoindre sa famille et, presque cinquante ans plus tard, je suis ici pour dire, aussi en son nom, combien nous admirons la France et sa culture.

Ici est présente ma famille la plus proche, mon épouse Berta qui m'a accompagnée, et mes filles, Susana et Laura qui sont venues de Barcelone et de Berlin. Signe des temps de l'Europe que nous vivons et que nous souhaitons. Grâce à elles, à leur compréhension et à leur affection, il m'a été possible de vivre ce moment et cette distinction leur appartient aussi.

Moitas grazas/ Muchas gracias/ Trugarez vraz

Merci bien à tous.

HONORIS CAUSA



Carlo
Ginzburg

Ramón
Villares Paz

Mardi 7 mars 2017
Le Tambour, Rennes Villejean



UNIVERSITÉ
RENNES 2



Ramón Villares Paz

Ramón Villares Paz (1951) est Professeur d'histoire contemporaine à l'université de Saint-Jacques-de-Compostelle, et, depuis 2006, président du Consello da Cultura Galega et membre de la Real Academia Galega.

Parmi les nombreuses responsabilités occupées, il a été Président de l'université de Saint-Jacques-de-Compostelle (directeur en Galice de l'université internationale Menéndez Pelayo (UIMP) de 1997 à 2006 et président de l'Association d'histoire contemporaine (1996-2002). Il a reçu le titre de Docteur Honoris Causa de l'université de Buenos Aires, (Argentine, investiture, 24.07.1992) et de l'Université do Minho (Braga, Portugal, investiture 17.06.2015)

Spécialiste des questions agraires et agricoles, il est aussi l'auteur de plusieurs Histoires de la Galice en galicien, castillan et portugais et il a assuré la direction avec Josep Fontana d'une *Histoire de l'Espagne*. Les relations culturelles Bretagne-Galice ont aussi fait partie de ses recherches comme l'atteste un ouvrage de 2007 dans lequel il s'est intéressé à l'influence de Chateaubriand et d'Ernest Renan sur Ramón Otero Pedrayo, grande figure galicienne.

